

ÉDITO

CRITIQUE

ENTRETIEN

REGARDS CROISÉS

SUJET D'AILLEURS

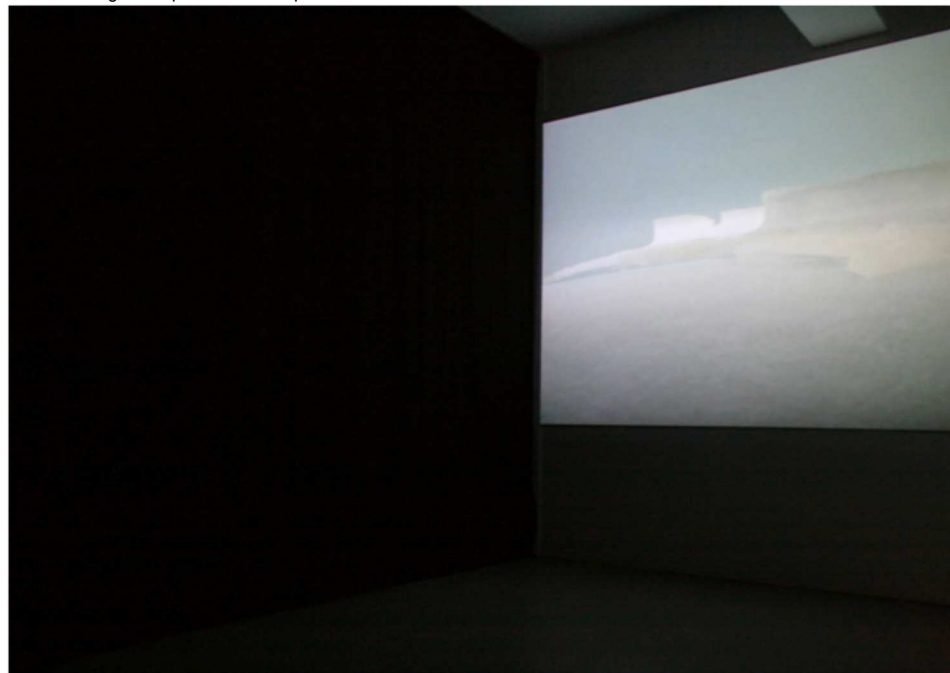
TRIBUNE / RÉFLEXION

ARCHIVES

Édito ▶ Critique ▶ Etat de fiction

## Etat de fiction

A l'initiative de Glassbox, structure d'art, la galerie Aperto est devenue, le temps d'une exposition, espace de fictions animé par sept projets vidéographiques. Souvent perçue comme nébuleuse, complexe, opaque voire impénétrable, la vidéo en art peut dérouter les moins rompus à son contact aussi bien que les plus zélés visiteurs de musées. Ici sept artistes ont envahi l'espace au moyen de leurs projections ou diffusions, reprenant le médium qui, aujourd'hui, à une ère largement dévolue au divertissement, est le plus à même de narrer des histoires, élaborer des scénarios, révéler les fables de nos réalités. Il faut penser la réalité comme fiction, et aussitôt, suivant une logique borgésienne, inverser la formule. Ce qui suit dévoile des moments clés de l'intrigue... Se peuvent être des récits de monde, le fruit d'un imaginaire qui nous sont explicités.



Armand Behar - Image-boussole d'une civilisation souterraine - Galerie Aperto

Aussi Armand Béhar (*Image boussole d'une civilisation souterraine*, 2010) est, à première vue, un conteur. Il a ainsi imaginé un monde, un microcosme concentré sur une presqu'île, dont il révèle les fictions, les mécanismes, au travers de ses installations, vidéos ou photographies. Ici l'on peut suivre les contours de l'île alors qu'en transparence de l'image en apparaissent d'autres de sa civilisation, ses habitants évoluant dans un tunnel infini et souterrain, condamnés à regarder des écrans, des films de la presqu'île, de la surface qu'ils ne fouleront jamais. Cette terre est pour eux une chimère, et cette déambulation indéfectible est un pernicieux miroir à notre réalité parfois morne, à un quotidien assujettie à l'image. Ces images s'inscrivent en filigranes, parfois masquées, toujours latentes, désenchantent ; font déchanter le conte. Plus corrosif, Nicolas Boone dénonce clairement dans un récit survolté les mécanismes et scénarios de la publicité. Le « Bupball » que sponsorise, organise et conduit la firme « Bup » (pub à l'envers) est un jeu dont les règles sont soumises à une précarité constante, aux lubies économico-esthétiques de l'entreprise. D'une course agitée et chaotique, semblant sans but, à un carnage barbare et impitoyable, les participants ignorent jusqu'aux règles du jeu, qui semblent, dans sa perpétuelle modification ne pas en avoir. Abstraction des règles ; la vie comme un jeu, et le jeu coûtant une vie, cela sera toujours sous le joug d'un hasard, de cette condition imposée par l'inepugnable entreprise. « Bup » orchestre jusqu'à la réaction du public, scandé slogan, chante hymnes ou démêlées furieuses à la guitare ou la tronçonneuse. Et comme les murs et sol de la galerie sont tapissés de son logo, à nous de sentir poindre la critique, de percevoir les scénarios édifiés par le culte et l'addiction de l'image.



Nicolas Boone - PUBBALL - Galerie Aperto

« Bup » est la question et sa résolution, tout comme la publicité fait se substituer la réalité aux symboles et directives qu'elle érige, crée le besoin, et le produit qui y pallie. Si la vidéo apparaît ici comme une critique, reflet acerbe de notre propre réalité, en dévoile la mécanique duplice, le théâtre de fiction peut également agir comme catharsis, exagérant les traits, mettant peur et appréhension inhérentes à nos sociétés en déroute par l'absurde et l'incongrue. Corine Stubie (*the chase*, 2009) met en scène deux vieillards, hagards et sinon cacochymes, au moins circonspects à l'excès. L'un (loin d'un Diogène cynique et nonchalant) éclaire de jour son chemin, cherchant, quêtant, à l'aide d'une torche bien inutile. L'autre tient une hache dont l'usage sera toujours remis. Impossibilité, incapacité, veulerie ? En pendant deux hooligans associés à des images oniriques et fabuleuses contemplant et caressent un faon, symbole, par trop évident, de l'innocence. Ils ne passeront jamais au geste, à la violence, à l'attitude que notre culture attend de voir, de se repaître. Interrogation de l'apparence ? Peut-être, mais la fiction propose avant tout une autre voie de fuite à l'horreur, à l'abjecte, au drame qui n'est plus l'affaire d'une fatalité irrémédiable. Fiction et théâtre comme baume ? C'est sans doute ce qu'il faut retenir des récits ici en présence. S'ils, emmêlent, démêlent, confondent les niveaux de réalités et ceux de fictions, c'est pour mieux nous faire entendre qu'il nous faut élaborer la notre propre, comprendre celle qui nous environne pour ne pas se berner de sa fabrique d'illusions.



Thomas Léon - High Latency - Galerie Aperto

Il y a un paysage immaculé, d'abord terrifiant du silence marmoréen de l'image, de la vibration sourde et souterraine qui se superpose à un travelling ralenti. Il y a une tension qui n'est racontée que par le son dans une projection de Thomas Léon (*High Latency*, 2007). Au delà de cette narration diffuse, l'image se mue en page blanche, une histoire à écrire dans un décor à habiter. A l'angoisse d'un presque néant se substitut bientôt nos projections mentales, rassérénant, prise pour le récit dans la réalité, rappelant qu'après le vide, il y a la fiction. La vidéo tourne en boucle. Chaque fin n'est que l'amorce d'une autre

histoire, d'une altérité de réalité, mouvement sempiternel qui n'a de cesse que l'imagination. Ce qui suit dévoile des moments clés de l'intrigue, révèle un autre état de fait, une alternative à la réalité qui n'est autre qu'un citoyen et urgent devoir d'imaginaire.

Bertrand Flanet

Aperto,  
1 rue Etienne Cardaire,  
34000 Montpellier  
06.33.92.05.18

**[Ajouter un Commentaire](#)**

---

JComments